

- Benveniste, E. 1948. Noms d'agent et noms d'action en indo-européen. Paris.
- 1964. Renouvellement lexical et derivation en grec ancien. BSL 59: 24–39.
- Boisacq, E. 1950. Dictionnaire étymologique de la langue grecque. 4th ed. Heidelberg.
- Charnraïne, P. 1968–1980. Dictionnaire étymologique de la langue grecque I–IV. Paris.
- Dindorf, W. 1855. Scholia Graeca in Homeri Odysseam. Oxford.
- Erbse, H. 1972. Beiträge zum Verständnis der Odyssee. Berlin.
- Frisk, H. 1960–1970. Griechisches Etymologisches Wörterbuch I–II. Heidelberg.
- Giguet, P. 1857. Oeuvres Complètes d'Homère. Paris.
- Gould, T. 1970. Oedipus the King, by Sophocles: A Translation with Commentary. Englewood Cliffs, N.J.
- Lattimore, R. 1967. The Odyssey of Homer. New York.
- Lohmann, D. 1970. Die Komposition der Reden in der Ilias. Berlin.
- Pokorny, J. 1959. Indogermanisches Etymologisches Wörterbuch. Bern.
- Risch, E. 1974. Wortbildung der homerischen Sprache. 2d ed. Berlin.
- Schwyzer, E. 1939. Griechische Grammatik I. München.
- Stanford, W. B., ed. 1958. The Odyssey of Homer. 2d ed. 2v. London.
- 1963. The Ulysses Theme. 2d ed. London.
- Szemerényi, O. 1964. Syncope in Greek and Indo-European and the Nature of Indo-European Accent. Naples.
- Thornton, A. 1970. People and Themes in Homer's Odyssey. London.
- van Leeuwen, J. and de Costa, M., eds. 1897. Homeri Odysseae Carmina cum apparatu critico. 2d ed. Leyden.
- Wackernagel, J. 1916. Sprachliche Untersuchungen zu Homer. Göttingen.
- Wendel, C. 1958. Scholia in Apollonius Rhodium Vetera. Berlin.

### Remarques sur $\chiαιρων$ ιθι et les formules apparentées\*)

Par ANDRÉ LAKS, Lille

On sait que les auteurs grecs, et singulièrement les auteurs dramatiques, jouent parfois sur les formules de salutation, en donnant leur sens propre aux termes de “joie” ou de “bien-être” qui y figurent<sup>1)</sup>. Le procédé se rencontre surtout chez Euripide, comme

\*) Je remercie A. Köhnken (Université de Bonn) pour les références et les remarques qu'il m'a communiquées après lecture d'une première version de ce travail.

<sup>1)</sup> La réinterprétation de la formule joue également un rôle dans la tradition philosophique à partir de Platon (*Charmide*, 164e), ainsi que chez les

en témoigne, outre les emplois à double entente de *χαῖρε*<sup>2)</sup>, l'utilisation qu'il fait de *εὐδαιμονοίης*, tantôt simple formule de remerciement sans recours au sens originel (cf. A. C. Pearson, *ad Phén.*, 1086; Wilamowitz, *ad Hér.*, 275), tantôt impliquant un vœu réel de bonheur ou de réussite (*Alc.*, 1137; *El.*, 231; *Médée*, 1073; *Hyps.*, fr. 64, 69s. Bond)<sup>3)</sup>.

La double valeur du salut, selon l'usage et selon le sens, s'observe aussi dans une tournure idiomatique où *χαῖρειν*, au participe, est joint à l'impératif d'un verbe de mouvement (le plus souvent *ἴέται* ou un composé de ce verbe, mais aussi *πορεύεσθαι*, *ἔρπειν*, etc.). Le tour est fréquent chez Euripide et chez Aristophane, ce qui n'est peut-être pas un hasard (voir plus bas). Dans une minorité de cas, la formule composée ne se distingue guère du simple *χαῖρε*, et c'est cet emploi affaibli que relève le L.S.J. (*s.v. χαίρω*, IV, 3). Cependant, les exemples du sens plein sont au moins aussi nombreux. On peut distinguer deux emplois; *χαῖρειν* tantôt connote le bien-être physique, tantôt la joie, que le souhait soit sincère, ou qu'il soit formulé par antiphrase.

J. Latacz a établi que, chez Homère, *χαῖρειν*, à la différence de *γηθεῖν*, *εὐφραίνεσθαι*, *τέρπεσθαι*, ne rend pas proprement l'idée de joie ("bezeichnet kein seelisches Freudegefühl, sondern ein körperlich-seelisches Wohlbefinden")<sup>4)</sup>. C'est bien cette sécurité physique et morale qui est impliquée dans une formule comme celle d'*Odyssée*, 15, 128: *σὺ δὲ χαίρων ἀφίκοιο οἶκον*<sup>5)</sup>. La situation répond à l'emploi "neutre", sans connotation de joie, de *χαῖρων ἵθι*, au moment d'un départ. Ainsi dans Sappho, fr. 94, 7s. Lobel-Page: *χαίροισ' ἔρχεο κάμεθεν/μέμναισ'* · *οἶσθα γὰρ ὡς σε πεδήπομεν*, il convient de renoncer

---

grammairiens. Voir, à ce propos, mon commentaire de la *Vie d'Epicure* dans Diogène Laërce, X, 14 (in: *Etudes sur l'Epicurisme antique*, ed. J. Bollack et A. Laks = *Cahiers de Philologie*, 1, Lille 1976, p. 74s.).

<sup>2)</sup> Cf. V. di Benedetto, *ad Or.*, 1083; C. Collard, *ad Suppl.*, 1181; G. W. Bond, *ad Hyps.*, fr. 64, 67; Ed. Fraenkel, *ad Esch.*, *Ag.*, 251ss. (p. 143) et *ad 539*, pour d'autres exemples.

<sup>3)</sup> Cf. P. T. Stevens, *Colloquial Expressions in Euripides* (= *Hermes Einzelschriften*, 38), Wiesbaden 1976, p. 26; M. McDonald, *Terms for Happiness in Euripides* (= *Hypommata*, 54), Göttingen 1979, p. 68.

<sup>4)</sup> Zum Wortfeld "Freude" in der Sprache Homers, Heidelberg 1966, p. 51.

<sup>5)</sup> Latacz cite également *Od.*, 7, 192–4. Hérodote, III, 69 (*οὕτοι μν [= Smerdis] δεῖ χαίροντα ἀπαλλάτειν, ἀλλὰ δοῦναι δίκην*), est différent. L'expression signifie bien "partir en toute sécurité" ("se tirer d'affaire", Ph. E. Legrand, CUF, Paris 1946, cf. Latacz, *l.c.*), mais, en raison de l'antithèse, on pourrait aussi bien, et sans doute mieux, comprendre *χαῖρων*, par opposition à *δοῦναι δίκην*, comme "tout heureux".

à la traduction “pars en joie” (cf. Th. Reinach<sup>6</sup>)). Certes, Sappho se veut consolante, mais ce sens plein serait déplacé, comme D. Page l'a bien vu<sup>7</sup>). Les emplois homériques montrent pourtant qu'un simple “Good-bye” ne rend pas la valeur<sup>8</sup>).

Certains emplois chez Aristophane, où *χαίρων ίθι* pourrait être rendu par “vas-y!” (à savoir “tranquillement,” “sans crainte”) s'éclairent ainsi. Dans les *Cavaliers* (498), le coryphée soutient le charcutier, que Démosthène a chauffé au combat, contre Cléon: ἀλλ᾽ ίθι χαίρων, καὶ πράξειας/κατὰ νοῦν τὸν ἐμὸν . . . De même, dans les *Nuées* (510), Strepsiade, qui tremble de suivre Socrate dans son “antre”, s'entend railler sa lâcheté: ἀλλ᾽ ίθι χαίρων τῆς ἀνδρείας/ εἴνεκα ταύτης. *χαίρων ίθι* peut ici pratiquement être considéré comme un synonyme de ἀγαθῆ τύχη<sup>9</sup>).

La formule se prêtait à un emploi ironique dans une situation d'affrontement, ce que C. Collard, *ad Euripide, Suppl.*, 248 (vol. II, p. 174), appelle simplement “a colloquial expansion of the dismissive formula *χαῖρε*”. L'antiphrase est nette dans les *Phéniciennes* (921), où Tirésias a révélé à Créon que le salut de Thèbes dépend du sacrifice de son fils Ménécée (912s.). Le père aurait préféré ne pas avoir pris connaissance de l'oracle; il s'emporte: *χαίρων ίθος· οὐ γὰρ σῶν με δεῖ μαντευμάτων* (“hors de ma vue”!<sup>10</sup>)). Le seul vœu que

<sup>6</sup>) Dans l'édition d'Alcée et de Sappho, CUF, Paris 1937 (= fr. 93). De même C. M. Bowra, *Greek Lyric Poetry*, Oxford 1961<sup>2</sup>, p. 191.

<sup>7</sup>) Voir D. Page, *Sappho and Alcaeus*, Oxford 1955, p. 77. La traduction de Wilamowitz (*Sappho und Simonides*, Berlin 1913, p. 48): “Glückliche Reise”, est plus juste. De même D.A.Campbell (*Greek Lyric Poetry. A Selection*, New York 1967, p. 278s.): “go and fare well”. La formule qu'Hermès adresse à Trygée dans *Paix*, 718s. est très proche de l'adieu de Sappho: *καὶ σὺ γε, / ὄνθρωπε, χαίρων ἀπιθι καὶ μέμνησο μον*: “fais bon retour (Trygée est parvenu à s'élever jusqu'à l'Olympe) et souviens-toi de moi (Hermès l'a aidé)”.

<sup>8</sup>) L'exhortation (et pas la gaîté, par exemple) me semble encore être la nuance requise dans *Paix*, 154 (Trygée à son escarbot, qui doit le conduire chez Zeus); *ibid.*, 729 (le coryphée à Trygée, qui doit redescendre sans son escarbot, cf. 719, cité n. 7); à la fin des *Grenouilles*, 1500 (Pluton salue Eschyle quittant les Enfers: ἀγε δὴ χαίρων Αἰσχύλε χώρει, / καὶ σῳζε πόλιν τὴν ἡμετέραν).

<sup>9</sup>) Je dois cette remarque à A. Köhnken, qui rapproche des *Oiseaux*, 675. La même nuance dans *Ach.*, 1143 (le coryphée à Lamachus et Dicéopolis: “allez et bonne chance dans votre expédition”, trad. H. Van Daele, CUF, Paris 1923).

<sup>10</sup>) Cf. N. Wecklein, *ad loc.*: “Gehab dich wohl’ dient . . . als Abweisung, ‘ich will nichts von dir wissen’”.

Créon puisse formuler à l'endroit du devin, c'est qu'il parte sans dommage — pourvu qu'il parte<sup>11)</sup>.

\*

D'autres contexts imposent une analyse où *χαίρων* conserve une valeur proche du sense de "joie" ou de "contentement".

1. Dans la *Médée* d'Euripide, la magicienne, méprisée par Jason, exilée par Créon, a promis à Egée de se servir de son art pour mettre un terme à la stérilité de sa femme (709–718). Elle se sépare d'Egée, qui a toutes les raisons d'être satisfait, en ces termes: *χαίρων πορεύοντα πάντα γὰρ καλῶς ἔχει* (756). *χαίρων* garde son sens: "pars joyeux, car tout est pour le mieux". *γὰρ* explique ici *χαίρων*, il s'agit donc de plus que d'un simple vœu de bonne route (dans les *Phéniciennes*, 921, la particule porte au contraire sur le souhait du départ).

Dans deux autres exemples, le participe *χαίρων* est, dans une situation de malheur, mis dans la bouche d'un personnage quitté par un compagnon mieux fortuné. Il prend alors une valeur descriptive, traduisant la différence de deux destinées.

2. Ainsi, dans l'*Alceste*, le serviteur, attristé par la mort de sa maîtresse, s'adresse à Héraclès (qui vient de chanter les vertus de la liesse, cf. 781–802, avec 788ss.): *χαίρων ίθι· ἡμῖν δεσποτῶν μέλει κακά* (813). Héraclès peut partir serein, sans trahir ses principes. La peine de la demeure n'est pas la sienne: "pour nous, nous sommes préoccupés par le malheur des maîtres" (l'asyndète accentue le contraste).

3. De même, dans l'*Electre* d'Euripide (1340s.), Oreste, que les Erinyes vont chasser d'Argos, demande à Pylade d'accomplir à son retour en Phocide le destin révélé par les Dioscures (en 1249s.): *Πυλάδη, χαίρων ίθι, νυμφεύοντας δέμας Ἡλέκτρας*. Le bonheur sédentaire de Pylade est mis en contraste avec la fuite éperdue d'Oreste.

<sup>11)</sup> Cette nuance est celle de *ἵτε χαίροντες* dans les *Guêpes* (1009), où le coryphée, désireux de s'entretenir avec son public, ponctue le départ de Philocléon et de Bdélycléon d'un "bon débarras!", et dans le *Ploutos*, 1079, où il faut peut-être entendre en même temps: "bien du plaisir" (le gigolo à Chrémyle, qui s'indigne de la façon dont, devenu riche, il traite sa protectrice: *νῦν δ' ἀπιθή χαίρων συλλαβὼν τὴν μείρακα*).

Dans ces deux passages, les traducteurs donnent à *χαίρων* sa valeur pleine<sup>12)</sup>, alors que, dans deux autres textes, celle-ci n'a pas été reconnue.

4. Dans l'*Hippolyte*, Artémis a révélé à la victime l'origine et les rouages de la vengeance d'Aphrodite (1400–1405). Avant qu'Hippolyte ne fût revenu pour expirer sur scène (1342), elle avait fait comprendre à Thésée que la solidarité des Olympiens est toujours la plus forte, et qu'elle ne pourrait rien pour son fils (1328–1330). À l'adieu qu'il lui adresse (*καὶ χαῖρ· ἐμοὶ γὰρ οὐθέμις φθιτοὺς ὁρᾶν/ονδ’ ὅμηρος χραίνειν θαυσίμοισιν ἐκπνοιαῖς*, 1437s.), son adorateur lui répond en écho (1440): *χαίροντα καὶ σὺ στεῖχε, παρθέν’ ὀλβία*. On comprend généralement: “Toi aussi, je salue ton départ” (Méridier)<sup>13)</sup>. Mais l'ordre des mots — *καὶ σύ*, entre *χαίροντα* et *στεῖχε*, donne au participe un relief particulier — suggère par lui-même une interprétation emphatique. Elle s'impose si l'on situe avec A. Köhnken l'accomplissement de l'action tragique au vers 1341, à savoir au moment où Hippolyte prend conscience de l'illusion dont il avait été victime en se considérant comme le pair d'un dieu (“er erkennt nicht nur, daß Aphrodite ihn vernichtet hat, sondern vor allem, daß seine enge Beziehung zu Artemis eine Illusion war”<sup>14)</sup>). En prenant congé d'Hippolyte, Artémis a brusquement marqué la distance qui la sépare du mortel. Pour Hippolyte, tout se passe comme si la déesse ne s'était pas contentée de lui dire “adieu”, mais avait poussé la cruauté jusqu'à lui souhaiter une bonne fortune. De sa réponse: “pars et toi aussi sois heureuse”, alors qu'il sait qu'elle est la seule à pouvoir l'être, se dégage toute l'amertume et la tristesse qu'exprime le vers suivant: *μακρὰν δὲ λείπεις φράδίως ὅμιλαν* (“tu abandonnes bien facilement une longue relation”)<sup>15)</sup>.

<sup>12)</sup> Par ex. L. Méridier, CUF, Paris 1926 (pour l'*Alceste*), et 1925 (pour l'*Electre*).

<sup>13)</sup> Cf. Wilamowitz: “Leb wohl auch du . . .”

<sup>14)</sup> “Götterrahmen und menschliches Handeln in Euripides *Hippolytos*”, *Hermes*, 100, 1972, p. 179–190.

<sup>15)</sup> D. Page va trop vite quand il affirme à propos du vers 1140 (*l.c. supra*, n. 7): “the idea of rejoicing would be out of place”. À l'appui de l'interprétation d'A. Köhnken, qui a été contestée (cf. H. Strohm, “Forschungsberichte über die griechische Tragödie”, *Anzeiger für Altertumswissenschaft*, 26, 1973, col. 24), on peut citer la conjecture instructive de J. Voss, encore adoptée par L. Méridier, *λείποις* (pour *λείπεις* *codd.*). Le souhait est censé révéler la délicatesse d'Hippolyte, craignant que la déesse amie ne

5. La fin des *Magiciennes* de Théocrite (*Id.* II, 163s.) présente une double similitude avec la scène finale de l'*Hippolyte*. Formellement, d'abord, la succession de *χαῖρε* et de *χαῖρων* (avec *τρέπε*): l'itération sert à distinguer l'usage emphatique de l'usage commun<sup>16)</sup>. Mais la ressemblance porte aussi sur la situation: dans les deux cas, un dieu bienheureux abandonne un mortel à sa détresse<sup>17)</sup>.

Au terme d'une nuit d'incantation et de lamentation, Simaitha interpelle la Lune, associée aux pratiques inspirées par Hécate:

ἀλλὰ τὺ μὲν χαῖροισα ποτ’ Ὡμεανὸν τρέπε πώλως,  
πότνι’ ἐγὼ δ’ οἰσῶ τὸν ἐμὸν πόνθον ὥσπερ ὑπέσταν

La différence des destins est thématisée. L'amante délaissée continue de souffrir; la déesse poursuit sa course dans l'allégresse (*τὺ μὲν . . . ἐγὼ δὲ . . .*): "Mais toi, souveraine, dirige dans la joie tes chevaux vers l'Océan; / je porterai, moi, mon désir comme je l'ai enduré jusqu'à ce jour". Le départ de la déesse n'est marqué qu'au vers suivant (165): *χαῖρε*, *Σελαναία λιπαρόθρονε . . .*<sup>18)</sup>.

6. On peut rattacher, aux quatre exemples d'Euripide, un emploi de la comédie. Le Paphlagonien, désespéré après sa défaite, reconnaît le sens de l'oracle à la fin des *Cavaliers* (1250): *ῳ στέφανε, χαῖρων ἄπιθι, κεῖ σ’ ἀκων ἐγὼ/λείπω· σὲ δ’ ἄλλος τις λαβὼν κεκτήσεται . . .* La couronne s'éloigne avec la "joie" due à la supériorité qu'elle possède sur l'infortuné.

\*

7. Une dernière occurrence, dans les *Trachiniennes* (819), illustre l'usage ironique de l'expression. Déjanire, meurtrière d'Héraclès,

souffre trop ("puisse-tu avoir la force d'abandonner . . ."). La correction, dans sa fausseté, est plus juste que l'interprétation reçue du texte transmis (par ex. W. S. Barrett, Oxford 1964, *ad l.*: "no word of rebuke in this: only yearning for her and a resigned acceptance of his mortal lot").

<sup>16)</sup> Voir les exemples rassemblés pour *χαῖρε* par C. Collard, *ad Suppl.*, 1181 (vol. II, p. 410).

<sup>17)</sup> Il faut cependant noter la différence: dans l'*Hippolyte*, la formule simple et la formule composée sont réparties entre la déesse et le mortel, dans l'*Idylle*, Simaitha reconnaît à la fois le bonheur réservée à l'autre et prend congé de la déesse.

<sup>18)</sup> Il est donc inexact de traduire, avec E. Legrand (CUF, Paris 1925): "Salut à toi, vénérable déesse, dirige etc. . . ". A.S.F. Gow (*Theocritus*, 2 vol., Cambridge 1952), n'est pas plus précis ("But do thou farewell, Lady . . ."). Ce sont sans doute ces traductions qui font dire à P. Monteil, dans l'édition de la collection *Erasme* (Paris 1968), *ad* 164: "Cet adieu sera répété (vers) 165".

se retire sans répondre aux accusations de son fils Hylas. Ce dernier lui crie sa haine: ἀλλ' ἐρπέτω χαίρονσα· τὴν δὲ τέρψιν ἥν/τῷμῷ δίδωσι πατρὶ, τήνδ' αὐτῇ λάβοι. “Qu’elle parte, bien de la joie! Mais quant au plaisir, / puisse-t-elle elle-même prendre celui qu’elle donne à mon père!” Jebb traduisait 819: “No, let her go—farewell to her” (il renvoie au vers des *Phéniciennes* examiné plus haut). Mais J. C. Kamerbeeck a raison de remarquer: “The sarcasm of the parting formula was already implied in 815 sq. . . . He continues in the same vein, τὴν δὲ τέρψιν taking up χαίρονσα.” La joie qu’Hylas souhaite à celle qui ne mérite plus le nom de mère (817s.) est le “plaisir” qu’elle a donné à Héraclès, à savoir la souffrance qu’elle lui inflige.

*Remarques sur l’emploi de χαίρων ίθι chez Aristophane*

La formule *χαίρων ίθι* revient fréquemment chez Aristophane. Il en est fait un emploi fonctionnel au début de la parabase, quand le coryphée salue l’acteur qui quitte la scène<sup>19</sup>). Les commentateurs ont observé, à propos de εὐδαιμονόης, que la reprise par Aristophane dans des contextes parodiques d’une formule propre à Euripide appuyait l’hypothèse d’un pastiche<sup>20</sup>); la remarque pourrait sans doute valoir pour le tour *χαίρων ίθι*, qui, si il est antérieur à Euripide et attesté chez d’autres auteurs, n’en est pas moins très euripidéen<sup>21</sup>).

<sup>19</sup>) Cf. W. J. M. Starkie, *ad Paix*, 729; K. J. Dover, *ad Nuées*, 510.

<sup>20</sup>) Cf. G. W. Bond, *ad Hyps.*, fr. 64, 69s. (p. 127): “Aristophanes may have regarded the word as pompous”; P. T. Stevens, *op.cit.* (*supra*, n. 3), p. 13.

<sup>21</sup>) Une scolie *ad Cavaliers* 498 (e dans l’édition de Koster), note: ἀλλ' ίθι χαίρων] παρὰ τὰ Σοφοκλέους ἐξ Οἰκλέους. P. Rau, *Paratragodia. Untersuchung einer komischen Form Aristophanes* (= *Zetemata*, 45), Munich 1967, p. 188, suspecte la référence à Sophocle (qui originellement ne visait peut-être pas la formule *ίθι χαίρων*, mais la suite: c’est ce que semble supposer S. Radt, *TrGF*, vol. 4, Göttingen 1977, p. 380, *ad fr. 469: quid ex his Sophocli tribendum, incertum*), en raison de la récurrence de la formule chez Aristophane même et chez Euripide, mais sans tirer les conclusions qu’on attendrait.